

**LE SYMBOLISME DU CHIEN :
PRIMO LEVI ET LA LITTÉRATURE JUIVE
APRÈS LA SHOAH**

Parmi les nombreuses métaphores puisées dans le monde animal qui font l'originalité de la prose de Primo Levi - serpent, oiseau, coq, chat, mollusque, escargot, araignée... - il en est une qui apparaît aussi de manière itérative dans les oeuvres d'autres survivants de la *Shoah* : la métaphore du chien.

Etroitement liée à l'expérience du génocide, elle revêt différentes significations.

Le chien incarne tout d'abord, à côté d'autres qualificatifs tels les revenants, mendiants ou pestiférés, la condition des rescapés au moment de leur libération des camps.

En effet, l'image du chien s'accorde bien avec le statut de ces parias sans défense ni abri, de ces "personnes déplacées", condamnées à errer d'un endroit à l'autre à la recherche d'un peu de nourriture ou de chaleur.

Ainsi Primo Levi se compare-t-il à un "chien errant" (*cane randagio*) lors de son périple qui le ramena à Turin après neuf mois de pérégrinations à travers l'Europe Orientale⁽¹⁾.

Le survivant s'identifie aussi au chien parce que dans les camps les S.S. ne manquaient pas une occasion de lui rappeler qu'il avait perdu tout droit et toute dignité humaine, et que son statut était à peu près celui d'un chien.

La phrase tristement célèbre de cet homme de la Gestapo qui, après avoir obligé les déportés à courir le long d'un quai de gare,

⁽¹⁾ Primo Levi, *La Tregua*, Torino, Einaudi, 1976, p. 42 ; cf. aussi p. 245, où les mêmes termes sont appliqués au jeune hongrois Pista.

lâcha sur eux son chien en criant : "Homme, attrape ces chiens !", l'illustre parfaitement⁽²⁾.

On pourrait multiplier les exemples : lors d'une séance d'"épouillage" et de désinfection, les femmes d'Auschwitz, démunies de leurs cuillères, durent "laper la soupe comme des chiens" - se souvient l'une d'entre elles⁽³⁾

Et la voix triste d'Elie Wiesel lui fait écho, lorsqu'il évoque ainsi un officier S.S. :

"Son visage est resté dans ma mémoire jusqu'à aujourd'hui. Un homme grand, la trentaine, le crime inscrit sur son front et dans ses pupilles. Il nous dévisageait comme une bande de chiens lépreux s'accrochant à la vie."⁽⁴⁾

L'identification du déporté au chien se retrouve également dans les oeuvres des écrivains juifs qui, s'ils n'ont pas connu l'enfer des camps, ont souffert plus ou moins directement du génocide.

Elle constitue le noyau d'*Adam ressuscité*, le roman de l'écrivain israélien Yoram Kaniuk⁽⁵⁾.

Son personnage, Adam, autrefois le clown juif le plus célèbre d'Allemagne, est devenu "au pays de la nuit"⁽⁶⁾ le chien du commandant nazi Klein.

Celui-ci, qui était son admirateur avant la guerre, l'a sauvé de la chambre à gaz. Mais il l'a par la même occasion condamné à perdre sa dignité d'homme, l'obligeant à ramper à quatre pattes et à partager l'écuelle et les jeux de son vrai chien Rex.

Il en résulte, pour Adam rescapé, une cicatrice déchirante gravée dans sa mémoire car, comme l'affirme le psychiatre qui dirige

(2) George Steiner, *Langage et silence*, (trad. de l'anglais par L. Lotringer), Paris, Le Seuil, 1969, p. III. Cet épisode vrai a été cité par André SCHWARTZ-BART dans *Le dernier des Justes*, Paris, Le Seuil, 1959, p. 496.

(3) Vladimir Pozner, *Descente aux enfers : récits de déportés et de S.S. d'Auschwitz*, Paris, Julliard, 1980, p. 77.

(4) Elie Wiesel, *La nuit*, Paris, Ed. de Minuit, 1975, p. 47 ; cf. aussi pp. 26 et 93.

(5) Yoram Kaniuk, *Adam ressuscité*, (trad. de l'anglais par J. Autret et R. Fouques Duparc), Paris, Stock, 1980, 451 p.

Kaniuk aida en 1947 à transporter en Palestine sur un bateau d'immigrants les survivants du génocide et ceci constitua pour lui "une rencontre traumatisante" (cf. Danièle Kriegel, "La nuit israélienne", *L'Arche*, n. 301, avr. 1982, p. 112).

(6) Cette expression est de Wiesel, qui indique ainsi le lieu où se perpétra le génocide nazi (cf. *Paroles d'étranger*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 15 sq.).

l'Institut de Réhabilitation et de Thérapie dans le Néguev, en Israël, où celui-ci est interné, "Adam a labouré les camps de l'enfer en lui, de la sortie jusqu'à l'entrée. Et à l'entrée se trouve un chien qui aboie."(7)

Toutefois, Adam guérira, grâce à la présence d'un autre "chien", un enfant qui, après avoir perdu toute étincelle humaine en lui au cours du génocide, la retrouvera, avec l'usage des mains, de la parole et de la station verticale, par les soins et l'amour de l'ex-clown.

Autrement dit : "Un chien guérit un autre chien"(8).

Ernie Lévy, le "Dernier des Justes" du roman d'André Schwartz-Bart, deviendra un chien par un choix délibéré.

Se reprochant, comme a dû le faire l'auteur lui-même, d'avoir survécu à sa famille, déportée dans un camp d'extermination nazi(9), et avant de subir volontairement le même sort, Ernie décide de renier sa nature humaine et devenir chien.

C'est un geste de défi envers son Créateur et la Nature, et un moyen de se protéger du sentiment et de la douleur, sous "la dure carapace de la chiennerie"(10).

Mais, à notre avis, c'est aussi le début d'un processus d'identification à ses parents - réduits depuis leur internement à

(7) Yoram Kaniuk, *Adam ressuscité*, op. cit., p. 349.

Le personnage de Cerbère, évoqué dans cette image, sera analysé plus loin.

(8) Yoram Kaniuk, *Adam ressuscité*, op. cit., p. 347.

(9) Schwartz-Bart a eu son père, sa mère, son frère aîné, son petit frère nourrisson et sa grande-tante de 84 ans déportés par les Allemands. (Cf. Francine Kaufmann, *Pour relire "Le dernier des Justes" : réflexions sur la Shoah*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, pp. 15-16).

(10) André Shwart-Bart, *Le dernier des Justes*, op. cit., pp. 405 et 385. Toutefois, dans ce cas aussi, il suffira d'un mot de sympathie de la part d'un homme pour qu'Ernie voie peu à peu s'effriter son masque et sente son cœur s'ouvrir "à la lumière d'autrefois" (pp. 404-408).

Des personnages de Wiesel subiront le même appel de la folie, sous la forme de la "chiennerie" :

"Il eût suffi que je dise oui, que j'acquiesce d'un signe de la tête, que je me roule à terre, que je tire la langue, que je me mette à chanter, à hurler comme un chien blessé : le salut était là, à portée de la main, le détachement, la délivrance. J'ai résisté, j'ai dit non." (Elie Wiesel, *La ville de la chance*, Paris, Le Seuil, 1962, p. 111).

Et lors de l'arrivée du convoi des déportés au camp :

"Une femme finit par devenir folle et poussa un cri qui n'avait plus rien d'humain ; c'était plutôt un aboiement ; sans doute voulait-elle devenir chienne elle-même. Un coup de revolver mit fin à son hallucination." (Elie Wiesel, *Le chant des morts*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 192).

l'état de sous-hommes, et donc de chiens - qui l'amènera à se constituer prisonnier à Drancy.

Le chien reste donc à jamais associé à l'enfer des camps, comme le démontre le passage suivant de l'ouvrage *Le chant des morts* d'Elie Wiesel :

"Quelque part, un chien se mit à hurler, un autre lui fit écho, puis un troisième. Nous étions donc dans le royaume des chiens."(11).

Mais cet animal ne symbolise pas seulement la condition de la victime : il est aussi assimilé aux bourreaux.

Le chien fait partie intégrante du paysage concentrationnaire : il accueille les prisonniers à leur arrivée au camp, par ses aboiements mêlés aux "hurlements rauques des S.S."

Ceux-ci sont très souvent accompagnés de chiens en laisse, qui les aident à toutes sortes de besognes : accompagner les déportés et éviter les tentatives de fuites, improviser des séances de chasse à l'homme, participer à sa mise à mort de façon plus "spectaculaire"(12).

Inévitablement, donc, aux yeux de la victime - et du rescapé - les figures du maître et son animal se fondent peu à peu, dans un processus d'identification où la violence, la brutalité aveugle et la férocité animale deviennent interchangeables.

Primo Levi évoque ainsi la fin de son long voyage dans le wagon plombé :

"La portière s'ouvrit avec fracas ; l'obscurité retentit d'ordres hurlés dans une langue étrangère, et de ces aboiements barbares typiques des Allemands quand ils commandent, et qui semblent libérer une rage séculaire."(13)

La "rage" et la violence des Allemands, contenue dans leurs "aboiements barbares", déteignent sur tout ce qui les entoure et imprègnent l'univers qu'ils ont créé.

Ainsi, lors d'une attaque aérienne des Russes, vers la fin de la captivité de l'auteur, c'est encore l'image du chien qui revient dans la description :

(11) Elie Wiesel, *Le chant des morts*, op. cit., pp. 191-192.

(12) Vladimir Pozner, *Descente aux enfers*, op. cit., pp. 26; 49-50; 72-73.

(13) Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1978, p. 19.

"La Buna *déchiquetée* gît sous la première neige, silencieuse et rigide comme un immense cadavre ; chaque jour *aboient* les sirènes du Fliegeralarm."(14)

Cependant - est-ce dû à la violence verbale des nazis ou à une certaine "qualité" de la langue allemande dans laquelle, selon George Steiner, "le nazisme puisa (...) ce dont il avait besoin pour donner une voix à sa sauvagerie" et "dégrader la dignité du langage humain au niveau de lous hurlants"(15) -, le verbe "aboyer" est appliqué aux nazis même en dehors des camps et avant le génocide hitlérien.

Analysant les réticences de certains Juifs allemands à quitter leur pays avant qu'il ne fût trop tard, Bruno Bettelheim écrit :

"ceux qui avaient choisi la dénégation essayèrent de se convaincre que leur situation ne pouvait être pire ; que les aboiements des nazis, aussi menaçants fussent-ils, étaient plus redoutables que leurs morsures."(16)

Le "poète juif assassiné" du livre de Wiesel évoque, dans le testament à son fils et de la même manière, les "années folles" de la "belle et turbulente" République de Weimar :

"Les menaces, les divagations, les délires obscènes d'un Goebbels, d'un Goering ou de leur ridicule Führer ne nous agaçaient même pas. Nous pensions : ils aboient, ils aboient, ils finiront bien par se fatiguer."(17)

On pourrait toutefois conclure que chez Bettelheim et Wiesel, qui ont tous deux connu les camps hitlériens, l'association du chien et du nazi découle de leur expérience personnelle.

L'écrivain juif italien Giorgio Bassani n'a pas connu la déportation et pourtant, lui aussi, associe dans ses livres les nazis - et les fascistes (18) - aux chiens.

(14) Primo Levi, *Se questo è un uomo*, op. cit., p. 175 (les italiques ne figurent pas dans le texte). Cf. aussi p. 199. L'auteur fait allusion au camp de Buna-Monovitz, à 7 km d'Auschwitz.

(15) George Steiner, *Langage et silence*, op. cit., p. 99.

(16) Bruno Bettelheim, *Survivre*, (trad. de l'anglais par T. Carlier), Paris, R. Laffont, 1979, pp. 110-111.

(17) Elie Wiesel, *Le testament d'un poète juif assassiné*, Paris, Le Seuil, 1980, pp. 108-110.

(18) Cf. Giorgio Bassani, *L'airone*, Milano, Mondadori, 1978, pp. 37, 109, et 121.

Dans une de ses nouvelles, le héros rencontre "dans la rouge et sombre lumière du crépuscule", le jeune frère de son ex-fiancée non juive, semblable à un "minuscule démon".

Accroché au guidon de sa bicyclette, se trouve un fanion rouge, "couleur sang", avec au centre une svastika.

Interrogé à ce sujet, le petit Cesarino donne une réponse évasive, montrant, "dans un sourire, ses dents fortes et très blanches, de jeune chien."⁽¹⁹⁾

L'image du chien, découvrant ses crocs prêts à déchirer, associée à la couleur rouge du crépuscule et du drapeau nazi, devient symbole du sang et de la violence.

Nous comprenons ainsi mieux un célèbre cas de cynophobie ("paura dei cani") dans la littérature juive italienne, celle de Giorgio Voghera, l'auteur présumé de *Il segreto*⁽²⁰⁾.

La phobie des chiens de l'écrivain triestin a une racine psychologique, que l'on pourrait attribuer à ce qu'il appelle son "complexe d'Oedipe gros comme une maison"⁽²¹⁾, lié à sa peur des femmes et à un complexe de castration qui apparaissent de façon évidente dans un de ses écrits⁽²²⁾.

Depuis l'analyse faite par Freud du cas du "petit Hans", nous savons en effet que souvent l'enfant déplace sur un animal la peur éprouvée devant l'un ou l'autre de ses parents, ainsi que ses sentiments ambivalents à leur égard⁽²³⁾.

Ceci semble s'accorder avec la situation familiale particulière de Voghera : fils unique, sa mère ayant souffert toute sa vie de maladies physiques sévères et de troubles psychiques encore plus graves, il a

(19) Giorgio Bassani, *Una corsa ad Abbazia*, in : *L'odore del fieno*, Milano, Mondadori, 1973, p. 60.

(20) Publié en 1961 par un "Anonimo Triestino", ce livre est vraisemblablement l'oeuvre de Giorgio Voghera (né en 1908), qui cependant en a toujours attribué la paternité à son propre père Guido (1884-1959). Quoiqu'il en soit, Giorgio Voghera admet que son père l'aurait rédigé en s'inspirant de son propre journal intime.

(21) Giorgio Voghera, *Carcere a Giaffa*, Pordenone, Ed. Studio Tesi, 1985, p. 116.

(22) Cf. Giorgio Voghera, *Nostra Signora Morte*, Pordenone, Ed. Studio Tesi, 1983, pp. 117-120.

(23) Dans *Totem et tabou*, à côté du cas du petit Hans, qui présentait une phobie des chevaux, Freud rapporte celui d'un petit garçon de 9 ans, qui souffrait depuis quatre ans d'une phobie des chiens. Le Dr. Wulff d'Odessa qui en décrivit cliniquement la névrose en 1912 aboutit aux mêmes conclusions que le psychiatre viennois. (Cf. Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Paris, Payot, 1970 (Coll. "Petite Bibliothèque"), pp. 148-149)..

été élevé par son père, à qui il a toujours voué un grand attachement et une admiration sans bornes⁽²⁴⁾.

Mais la cynophobie de Voghera - qui semble se manifester pour la première fois en 1915, lors d'un séjour sur le Rosenberg avec sa mère à l'occasion de l'entrée en guerre de l'Italie⁽²⁵⁾ - recouvre à notre avis autre chose.

Il est en fait étonnant et amusant à la fois que la peur des chiens accable le petit garçon de sept ans bien plus que les brimades et l'hostilité réelles de ses camarades de classe, qui lui reprochent d'être différent : citadin, italien - mais, par dessus tout, juif !

Toutefois, une lecture attentive du texte révèle que les deux faits sont liés : l'auteur ne compare-t-il pas ses condisciples à... des chiens ? ("Les enfants ont l'exprit conservateur des chiens : ils aboient contre tout ce qui est nouveau")⁽²⁶⁾.

On dirait qu'en lui s'opère un processus plus ou moins conscient par lequel il projette sur les chiens la férocité et l'agressivité de ces petits Autrichiens, dont l'antisémitisme ne semble pas particulièrement l'effrayer⁽²⁷⁾.

Ne pouvant trouver aucune "raison" dans son être juif qui expliquerait la haine dont il est objet à l'école, le petit Voghera transfère cette culpabilité présumée dans ses rapports avec les chiens. Ceux-ci, qu'il considère comme des êtres raisonnables, parfois plus que l'homme, doivent selon lui avoir des motifs très profonds de le haïr, et sa présence doit leur causer une offense bien grave, puisqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour se jeter sur lui⁽²⁸⁾.

Notre analyse semble confirmée par celle que Silvano Arieti, psychiatre renommé, né à Pise en 1914 mais émigré aux Etats-Unis en 1939, fait d'un autre cas de zoophobie.

(24) Cf. Giorgio Voghera, "Biografia di Guido Voghera", in : *Gli anni della psicanalisi*, Pordenone, Ed. Studio Tesi, 1980, p. 203 et *Nostra Signora Morte*, op. cit., p. 33 sq.

(25) Anonimo Triestino, *Il segreto*, Torino, Einaudi, 1961, pp. 39-49. La présence exclusive de sa mère peut aussi avoir favorisé le déclenchement de la phobie.

(26) Anonimo Triestino, *Il segreto*, op. cit., p. 39.

(27) Nous lisons en effet à la page 41 de *Il segreto* :

"J'attribuais leur façon de se conduire surtout à de la sottise, et je ne voulais pas donner raison à des sots. Tel était le motif de mon assurance. Si j'avais pensé qu'ils avaient une raison réelle et profonde pour haïr les juifs et moi en particulier, j'aurais sans doute craint beaucoup plus mes persécuteurs."

(28) Anonimo Triestino, *Il segreto*, op. cit., p. 46.

Arieti consacre son livre *Il Parnàs* (29) à un personnage célèbre à Pise et en Italie : Giuseppe Pardo Roques, *Parnàs* (président) de la communauté juive pisane, esprit intelligent et cultivé, qui fut assassiné par les Allemands dans sa maison de Pise le 1er août 1944.

Pardo Roques souffrait d'une peur panique de tous les animaux, et en particulier des chiens, et cela était bien connu des habitants de la ville.

Se basant sur d'autres cas cliniques analogues, Arieti écarte le lien entre le symptôme phobique et les désirs sexuels infantiles, tel que l'avait énoncé Freud dans son analyse du petit Hans, et interprète de façon différente le mécanisme inconscient de déplacement de la phobie.

Selon lui, elle serait favorisée par un climat d'anxiété, souvent lié à des rapports familiaux altérés pendant l'enfance, le milieu social jouant également un certain rôle.

Elle se manifesterait chez des enfants ou des adolescents particulièrement sensibles et doués qui, après avoir considéré avec optimisme la vie et leurs semblables, subissent à un certain moment une profonde déception et se sentent tout d'un coup exposés à l'imprévisibilité de la vie, à des dangers cachés et à la malveillance d'autrui.

Cette déception, déterminée parfois par la lecture de livres d'histoire ou de journaux, risquerait de faire du jeune garçon un être asocial et paranoïaque, si elle n'était compensée par la capacité d'aimer que le malade phobique conserve intacte.

Celui-ci, en effet, déplace et limite son angoisse à certaines situations particulières, à des objets ou des animaux (les ponts, les places, les chiens, les chevaux etc.), le reste du monde continuant à être accepté et aimé par lui.

En ce qui concerne Giuseppe Pardo Roques, Arieti imagine que l'angoisse à la base de sa névrose a été motivée par la lecture de l'histoire des Juifs au Moyen Age et de leurs persécutions à travers les siècles, ainsi que par son refus inconscient de croire que l'homme ait été capable de telles atrocités.

(29) Silvano Arieti, *Il Parnàs*, (Trad. de l'anglais par F. Saba Sardi), Milano, Mondadori, 1980, 175 p.

Contestant le contenu du proverbe latin "Homo homini lupus", il en aurait altéré la signification en "Lupus homini lupus" (le loup se comporte en loup vis-à-vis des hommes), déplaçant ainsi sa crainte des êtres humains d'abord sur les loups, puis sur les chiens qui ressemblent aux loups et enfin que tous les animaux en général.

Par un mécanisme inconscient, il aurait préservé l'image de l'homme et de la dignité humaine et conservé sa propension à l'amour qu'il portait à ses semblables.

Il est bien tentant d'appliquer la théorie du psychiatre pisan à la cynophobie de Giorgio Voghera.

Sa difficile situation familiale et certaines de ses déclarations nous incitent à abonder dans ce sens(30).

Toutefois, en ce qui le concerne, la méfiance et le pessimisme à l'égard des hommes a atteint à l'adolescence le niveau de la conscience, inversant ainsi la situation.

Guéri presque complètement de sa peur des chiens vers l'âge de 12 ou 13 ans - elle réapparaîtra cependant dans ses cauchemars - il sera désormais capable de les aimer et même de s'identifier à eux (31).

Le *Parnàs* de Pise ne sera libéré de ses phobies qu'aux dernières heures de sa vie.

Arieti, qui a tenté de les reconstituer à l'aide des témoignages recueillis sur place(32), suppose que, confronté aux nazis venus piller sa maison, sous la torture, Pardo Roques a eu la révélation de la véritable origine de son mal.

(30) "Il (mon père) ajoutait cependant que les premières difficultés et les premiers chagrins de la vie m'avaient tellement impressionné, peut-être justement à cause de la trop grande indulgence à laquelle j'avais été habitué en famille." (Giorgio Voghera, *Biografia di Giorgio Voghera*, op. cit., p. 211).

Ailleurs, l'écrivain triestin fait état de son pessimisme à l'égard des hommes, confirmé entre autres par "la trame de l'histoire universelle déroulée sous les yeux de (sa) génération" (Giorgio Voghera, *Carcere a Giaffa*, op. cit., pp. 101-102).

(31) Giorgio Voghera, *Nostra Signora Morte*, op. cit., pp. 108, 117-120; Anonimo Triestino, *Il segreto*, op. cit., p. 49.

(32) Les mots que Silvano Arieti met dans sa bouche, et sur lesquels se fonde son analyse : "Siete voi le bestie delle mie paure, bestie, bestie" ("C'est vous les bêtes de mes peurs, des bêtes, des bêtes"), ont été clairement entendus par les voisins du *Parnàs*, en ce tragique matin d'été 1944. (Silvano Arieti, *Il Parnàs*, op. cit., pp. 153-154).

En dépassant la barrière de l'inconscient, Pardo Roques, aveuglé avec barbarie par les nazis, aurait reconnu dans ses tortionnaires l'objet de ses peurs passées(33).

L'intensité tragique de ces moments aurait conféré à son esprit la capacité de créer des images de type hallucinatoire, qui n'apparaissent que dans les rêves ou dans les visions des malades mentaux.

Il aurait ainsi perçu, de ses yeux éborgnés, les "porteurs du mal", qui sèment la terreur et l'horreur dans le monde, sous les traits de loups ou d'autres animaux.

Selon Arieti, quelques Allemands présents dans la maison du Parnàs auraient également fait preuve de ce même trouble de "lycanthropie".

Plongées dans l'obscurité, avec cet homme aux étranges pouvoirs hypnotiques mourant à leurs pieds, les plus jeunes recrues, non encore complètement corrompues par les atrocités vues et pratiquées, auraient vraiment cru, pendant quelques instants, qu'elles avaient été transformées en bêtes, et avaient perdu leur aspect humain (34).

Citons enfin un cas de cynophobie dans une oeuvre de fiction : le roman *Un cri sans voix* de l'écrivain juif français Henri Raczymow (35).

Esther, née en France pendant l'occupation allemande, accablée par un sentiment irrationnel de culpabilité pour avoir échappé à la déportation, s'identifie aux victimes de Treblinka et du ghetto de Varsovie - d'où est originaire son père.

Elle inscrit un numéro bleu sur sa peau, se coiffe d'une vieille casquette, comme celle des résistants du ghetto et finira par se suicider par le gaz.

L'auteur insiste sur sa phobie des chiens :

(33) Selon le psychiatre pisan, il advient parfois que, soumis à un stress ou à une situation particulièrement intense, nécessitant de l'héroïsme, le malade ait la révélation de la signification de sa phobie, comme ces individus névrotiques ou psychotiques qui, en face d'un danger réel, voient disparaître leurs peurs et obsessions imaginaires. (Silvano Arieti, *Il Parnàs*, op. cit., pp. 116, 172).

(34) Silvano Arieti, *Il Parnàs*, op. cit., pp. 155-157.

(35) Henri Raczymow, *Un cri sans voix*, Paris, Gallimard, 1985, 213 p. L'auteur est né à Paris en 1948.

Elle faisait beaucoup de rêves de chiens. Toujours des chiens bergers allemands, qui la mordaient. (...) Tu connais cette histoire que raconte un Juif ? Quand je vois un berger allemand dans la rue, il dit, je me demande toujours ce que faisait son grand-père pendant la guerre..."(36)

Tous les exemples cités précédemment font état de l'assimilation des nazis aux chiens et aux loups.

Il semblerait presque qu'il y ait une symbiose entre l'homme et l'animal, l'un prêtant à l'autre ses "qualités" les plus marquées : le premier, l'antisémitisme et la haine démoniaque - le second, la férocité et l'animalité.

Un passage sur les chiens du *Chant des morts* de Wiesel le confirme :

"on avait habitué les enfants juifs de chez nous à craindre ces amis féroces de l'ennemi, tous démoniaques, tous antisémites."(37)

A ce passage semble faire écho une petite phrase étrangement lucide de Voghera à propos des chiens de son enfance :

"peut-être, ressentait-ils envers moi une antipathie atavique, tout comme était atavique ma terreur."(38)

Claudio Magris aurait-il donc raison de voir dans "la peur ancestrale des chiens sataniques", le leitmotiv qui parcourt la

(36) Henri Raczymow, *Un cri sans voix*, op. cit., p. 208.

(37) Elie Wiesel, *Le chant des morts*, op. cit., p. 161.

(38) Anonimo Triestino, *Il segreto*, op. cit., p. 47.

littérature juive, de la Cabbale aux frères Singer, de David Bergelson à l'Anonimo Triestino ?⁽³⁹⁾.

A notre avis, son affirmation ne peut pas être limitée exclusivement à la littérature et à la tradition juives.

Il est vrai que la Bible considère plutôt négativement le chien. Impudique et sale (Prov. 26: 11), il est l'objet de mépris à cause de ses attitudes hargneuses et peu compatissantes (Isaïe 56: 10-11) et représente le type de l'homme violent (Ps. 22: 17).

Appartenant à la catégorie des animaux impurs, il erre dans les rues où il joue le rôle d'éboueur, avalant les déchets de viande impropres à la consommation de l'homme. Il lui arrive aussi de dévorer les cadavres humains (Ex. 22: 31 ; I Rois 14: 11, 16: 21: 23 ; II Rois 9: 10 et 36 ; Jérémie 15: 3).

Le nom de chien est d'ailleurs employé comme reproche et lorsqu'on veut s'humilier (II Samuel 3: 8 ; II Rois 8: 13) (40).

Souvent apparaît la meute des chiens sauvages - en particulier dans les *Psaumes* dits "de lamentation", en fait de conjuration, où l'on implore la protection divine contre l'assaut des mauvais (Ps. 22: 17 et 21 ; Ps. 59: 7-8 et 15-16).

Rôdant à travers la ville ou errant parmi les ruines, en compagnie de tout un bestiaire fabuleux - chats sauvages, lionceaux, lions-taureaux, lions-serpents -, ils représentent les esprits malfaisants ou les spectres des morts (41).

Gilbert Durand a d'ailleurs retrouvé dans la Bible plusieurs traces d'une démonologie thériomorphe, commune aux croyances

(39) Claudio Magris, *Lontano da dove: Joseph Roth e la tradizione ebraico-orientale*, Torino, Reprints Einaudi, 1982, pp. 52 et 98, note 27, qui cite entre autres Isaac Bashevis Singer, *L'Esclave* (p. 16 de l'édition française, trad. du Yiddish par G. Bernier, Paris, Stock, 1963).

Il ne faut pas oublier non plus Otto Weininger, qui consacre au chien tout un chapitre de son ouvrage posthume *Des fins ultimes*, où il l'assimile au criminel, à la mort et au diable, son aboiement étant perçu comme source de violence. (*Des fins ultimes*, avant-propos de J. Le Rider, Lausanne, Ed. de l'Age d'Homme, 1981, pp. 174-77).

(40) "Le chien dans la Bible", *La Revue Encyclopédique Juive*, n° 39, janv.-mars 1975, p. 1134.

(41) Bernard Teysse, *Naissance du Diable. De Babylone aux grottes de la Mer Morte*, Paris, A. Michel, 1985, pp. 102-109, qui souligne les similitudes entre ces Psaumes et la complainte babylonienne "du juste souffrant", *Ludhul bêl nê mêqi*.

assyriennes, babyloniennes, arabes et hébraïques : les *Se'irim* ou démons velus et leur chef Azazel, le grand bouc ; les *Ciyyim* ("les jappeurs, les crieurs") qui hantent le désert ; les *Iyyim* (les loups), les *Tannim* (les chacals) etc. (42).

La Tradition juive post-biblique aussi admet l'existence des mauvais esprits et les associe aux chiens.

Selon les rabbins du Talmud, ces démons n'attaquent pas seulement les êtres humains mais également les animaux (les chiens en particulier), qui par eux deviennent enragés et dangereux (43).

La Cabbale, probablement influencée par des anciennes traditions judéo-ghnostiques venues d'Orient, introduit dans le Judaïsme la doctrine de la migration des âmes (*Guilgoul*), qui prévoit dans certains cas le bannissement de l'âme des impies dans des corps d'animaux purs et impurs (44).

Gershom Scholem cite par ailleurs l'hymne composé par le cabbaliste Isaac Louria (1534-1572) et destiné à être chanté au crépuscule, à la fin du shabbat : on y appelle à la conjuration des forces de "l'autre côté", des "chiens effrontés", qui doivent être dispersés dans le gouffre du "grand abîme", où demeure l'esprit du mal (45).

Mais, comme nous l'avons vu, l'assimilation du chien ou d'autres animaux aux puissances maléfiques n'est pas exclusive de la tradition juive.

(42) Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire*, Paris, Bordas, 1969, pp. 89 et 91, qui cite Isaïe 13: 21 et 34: 14.

(43) A. Cohen, *Le Talmud*, (trad. de l'anglais par J. Marty), Paris, Payot, 1976, pp. 328-329.

L'écrivain israélien S.-J. Agnon a consacré au chien enragé un de ses plus beaux *Contes de Jérusalem* : "Balak, chien fou", empreint d'humour. (Samuel-Joseph Agnon, *Contes de Jérusalem*, (trad. de l'hébreu par R. et G. Casaril), Paris, Rombaldi, 1966, p. 119, sq.

(44) Gershom Scholem, *La mystique juive : les thèmes fondamentaux*, (trad. de l'allemand par M.R. Hayoun), Paris, Ed. du Cerf, 1985, p. 203 sq. et *Les grands courants de la mystique juive*, (trad. de l'hébreu par M.-M. Davy), Paris, Payot, 1977, p. 301.

(45) Gershom Scholem, *La Kabbale et sa symbolique*, (trad. de l'allemand par G. Boesse), Paris, Payot, 1975 (Coll. "Petite Bibliothèque"), p. 162, et *Les grands courants de la mystique juive*, op. cit., p. 285.

Elle est commune à d'autres civilisations et relève de l'imaginaire humain.

Jean Chevalier et Alain Gheerbrant font remarquer qu'"il n'est sans doute pas une mythologie qui n'ait associé le chien, Anubis, T'ien-K'uan, Cerbère, Xolotl, Garm, etc., à la mort, aux enfers, au monde du dessous, aux empires invisibles que régissent les divinités chtoniennes ou séléniques."(46)

Le loup, "son doublet plus ou moins domestique" le chien, et le chacal incarnent, selon Gilbert Durand, la terreur de l'homme devant le changement et la mort dévorante.

C'est en effet "dans la gueule animale que viennent se concentrer tous les fantasmes terrifiants de l'animalité : agitation, manducation agressive, grognements et rugissements sinistres", une gueule "armée de dents acérées, prête à broyer et à mordre."(47)

De plus, la Tradition juive n'a pas une position exclusivement négative à l'égard des chiens.

En effet, si nulle part la Bible ne fait mention des qualités les plus nobles du chien, comme celle de compagnon fidèle de l'homme(48), il est un passage où elle semble lui témoigner de la reconnaissance.

En effet, la nuit fatale de la "mort des premiers-nés", au moment où les Hébreux allaient sortir d'Égypte, les chiens n'aboyèrent pas contre eux (Ex. 11: 7).

Aussi, en guise de "récompense", quelques chapitres plus loin (Ex. 22: 31), il est prescrit aux enfants d'Israël de ne point manger la chair d'un animal déchiré dans les champs mais de l'abandonner aux chiens (49).

De même, écrit Claude Vigée :

(46) Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont/Jupiter, 1982 (Coll. "Bouquins"), pp. 239-245. Cf. aussi Jean-Paul Clebert, *Dictionnaire du symbolisme animal : Bestiaire fabuleux*, Paris, A. Michel, 1971, pp. 113-114 et J. Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, Genève, Slatkine Reprints, 1980, pp. 166-167.

(47) Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'Imaginaire*, op. cit., pp. 90-95.

(48) "Le chien dans la Bible", *La Revue Encyclopédique Juive*, op. cit.

(49) Cf. *Le Pentateuque avec RASHI*, (sous la direction du rabbin Elie Munk, trad. française par J. Bloch, I. Salzer, E. Munk, E. Gugenheim), Paris, Fondation S. et O. Lévy, 1977, vol. 2, *L'Exode*, p. 187 et Elie Munk, *La voix de la Thora: commentaire du Pentateuque*, Paris, Fondation S. et O. Lévy, 1978-80, vol. 2, *L'Exode*, p. 105.

"c'est l'heureux mutisme des chiens égyptiens dans la dramatique nuit pascale qui leur vaudra, plus tard, dans la tradition talmudique, le droit de célébrer, eux aussi, la gloire de Dieu - se joignant, faut-il croire, au chant des psaumes de louange des lévites. A la place de leurs méchants maîtres humains, les bons chiens du Pharaon ont obtenu de nos sages le privilège insigne de "*lomar shirah*", de dire de la poésie sacrée : humour transcendantal du Talmud..."⁽⁵⁰⁾

L'allusion aux méchants maîtres égyptiens nous ramène à notre sujet initial : les nazis.

Car, comme le souligne Raphaël Draï⁽⁵¹⁾, il existe de nombreuses et sinistres analogies entre la tentative d'extermination du peuple juif entreprise par l'Égypte pharaonique du XIV^e siècle avant l'ère chrétienne et "la solution finale de la question juive" adoptée par l'Allemagne hitlérienne du XX^e siècle de cette ère.

⁽⁵⁰⁾ Claude Vigée, *La manne et la rosée : Fêtes de la Thora*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986, p. 54.

Dans sa note pp. 62-63, Vigée explique que la valeur numérique (*guématria*) du mot *Kélèv* (chien) en hébreu est 52, comme celle du nom du prophète Elie (*Eliahou*), soit deux fois la *guématria* du nom divin de YHWH, le Dieu Un d'Israël, qui est 26. Les mots *Ben* (fils) et *Béhémah* (bête, créature animale) ont également la même valeur numérique de 52.

Et Vigée de s'interroger :

"chien et bétail, dans l'unité absolue de l'être voulue par YHWH, auraient donc, à leur propre niveau de réalité, des privilèges spirituels comparables à ceux du prophète Elie ou du fils de l'homme ? Il y aurait des liens étroits, des rapports réciproques entre ce qui se situe au degré le plus bas et au niveau le plus haut de l'être ? On comprend mieux, désormais, pourquoi, selon nos Sages, "Dieu regarda d'abord dans la Tora, puis il créa le monde"... Dans chaque élément de ce monde, même dans les chiens - surtout dans ceux qui se sont sagement abstenus d'aboyer la nuit fatidique de la sortie d'Égypte - se trouve une vertu qui, dans sa pureté et sa ferveur, leur donne le droit de "dire de la poésie" devant le Saint, béni soit-il ! Le problème talmudique soulevé à propos des bons chiens d'Égypte se pose évidemment à l'égard de la réalité tout entière : c'est celui de la rédemption d'un monde que Dieu créa dans le but exprès de le rédimmer un jour en sa totalité, de bas jusqu'en haut."

⁽⁵¹⁾ Raphaël Draï, *Lettre ouverte au Cardinal Lustiger. Sur l'autre révisionnisme*, Aix-en-Provence, Ed. Alinéa, 1989, pp. 27-32 ; cf. aussi Claude Vigée, *La manne et la rosée*, op. cit., pp. 21 ; 39-40.

Or, à cette époque aussi, comme au temps de l'Exode, il s'est trouvé un chien (en hébreu *Kélèv*) qui a su se comporter de façon plus humaine que ses maîtres : "comme le coeur" (*Ka-lèv*) (52).

Lisons le témoignage d'Emmanuel Lévinas, qui consacre une très belle page à la sortie d'Israël d'Egypte :

"Des esclaves qui servaient des esclaves de l'Etat, suivront désormais la Voix la plus haute, la plus libre voie. Figure de l'humanité ! La liberté de l'homme est celle d'un affranchi se souvenant de sa servitude et solidaire de tous les asservis. Une tourbe d'esclaves célèbrera ce haut mystère de l'homme et "pas un chien n'aboiera". A l'heure suprême de son instauration - et sans éthique et sans logos -, le chien va attester la dignité de la personne. L'ami de l'homme - c'est cela. Une transcendance dans l'animal ! Et le verset si clair dont nous étions partis s'éclaire d'un sens nouveau. Il nous rappelle une dette toujours ouverte."(53)

Lévinas se souvient : ça se passait "au pays de la nuit". Faisant partie avec soixante-dix autres prisonniers de guerre israélites d'un commando forestier en Allemagne nazie, l'auteur se rend compte que pour les hommes de l'extérieur, les femmes et les enfants qui passent à côté et les regardent, ils ne sont plus qu'une "quasi-humanité, une bande de singes", dépouillés de leur "peau humaine".

Mais voilà qu'un chien errant entre dans leur vie.

Vivotant aux alentours du camp, Bobby - c'est ainsi que les prisonniers l'appellent - apparaît aux rassemblements matinaux, les attend au retour du travail, sautillant et aboyant gaiement.

"Pour lui", conclut Lévinas, "c'était incontestable - nous fûmes des hommes."(54)

(52) Le nom de chien (*Kélève*) est en effet associé à celui de Caleb (*Kalev*) qui, seul avec Josué parmi les douze explorateurs envoyés par Moïse en Canaan, ne médit point de la Terre Promise qui devait être conquise par Israël (Nombres 14: 5-7).

Ainsi, selon Claude Vigée (*La manne et la rosée*, op. cit., pp. 62-63), "le mérite personnel de l'espion hébreu Caleb rejoint et complète celui du chien resté muet la nuit de la Pâque en Egypte."

Or le Père Bernard Dupuy fait remarquer que *Ka-lèv* signifie en hébreu "comme le coeur", c'est-à-dire celui qui est comme son coeur, fidèle à son maître. Ainsi Caleb sera toujours fidèle à Josué (Josy Eisenberg / Bernard Dupuy, *L'Etoile de Jacob*, Paris, Ed. du Cerf, 1989, p. 58).

(53) Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Paris, A. Michel, 1976 (Coll. "Présences du Judaïsme"), pp. 200-201.

(54) Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, op. cit., p. 202.

Personnification de la victime, allié du bourreau ou "dernier kantien de l'Allemagne nazie" - pour reprendre l'expression d'Emmanuel Lévinas⁽⁵⁵⁾ - le chien est un symbole polyvalent dans la littérature de la *Shoah*.

Associé au nazi, il évoque la violence, l'animalité féroce, le danger et la mort.

Cependant, pour Vladimir Jankélévitch, qui élargit la comparaison à tout le peuple allemand, celle-ci serait même injurieuse pour les chiens...⁽⁵⁶⁾.

Mais cet animal incarne aussi bien le sentiment d'humiliation qu'éprouve le survivant des camps, marqué par la perte de sa dignité d'homme, par le déracinement et l'errance : un chien pour les hommes, un homme seulement pour les chiens.

N'oublions pas enfin que la qualification de chien est "l'injure traditionnelle de l'antisémite de tous temps et en tous lieux", comme le rappelle Marthe Robert à propos de Franz Kafka, chez qui le thème du chien joue un rôle considérable.

Les métaphores liées à cet animal et l'adjectif *hündish* ("cynique") abondent dans ses écrits, toujours appliqués à sa propre vie, l'auteur ayant par ailleurs très souvent recours aux animaux pour désigner les hommes ⁽⁵⁷⁾.

⁽⁵⁵⁾ *Ibid.*

⁽⁵⁶⁾ "Nous avons encore dans les oreilles les affreux hurlements des congrès de Nuremberg. Qu'un peuple débonnaire ait pu devenir ce peuple de chiens enragés, voilà un sujet inépuisable de perplexité et de stupéfaction. On nous reprochera de comparer ces malfaiteurs à des chiens ? Je l'avoue en effet : la comparaison est injurieuse pour les chiens. Des chiens n'auraient pas inventé les fours crématoires, ni pensé à faire des piqûres de phénol dans le coeur des petits enfants...". (Vladimir Jankélévitch, *Pardonnez-moi*, Paris, Le Pavillon - Roger Maria éd., 1971, p. 41).

⁽⁵⁷⁾ Cf. Marthe Robert, *Seul, comme Franz Kafka*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 27 sq. et Laurent Cohen, *Variations autour de K. (Pour une lecture juive de Franz Kafka)*, Paris, Intertextes éditeur, 1991, p. 96 sq.

En réalité, s'il existe "une connexité entre les noms Chien et Juif dont on peut suivre presque chronologiquement l'évolution" dans l'oeuvre de Kafka, le Chien n'a pas de connotation négative pour lui, et notamment dans les *Recherches d'un Chien* (été 1922) (L. Cohen, *op. cit.*, pp. 97 et 101).

Au contraire, écrit Marthe Robert au sujet du héros de ce récit, "Lui qui tient pourtant son nom et sa condition d'une injure ignominieuse, il retourne l'injure en

Et comment ne pas songer, en guise de conclusion, aux derniers mots du *Procès*, l'oeuvre de l'écrivain pragois qui anticipe par bien des aspects la tourmente qui allait balayer quelques années plus tard le Judaïsme d'Europe Centrale.

Sur le point d'être abattu par ses deux assassins, Joseph K. s'exclame :

"Comme un chien ! (...) et c'était comme si la honte dût lui survivre."(58)

Primo Levi, qui a traduit en 1982-1983 le *Procès* en italien, s'est longuement interrogé sur cette phrase, "qui clôt le livre comme une pierre tombale".

Parmi les motifs de cette "honte", il en est un que le survivant d'Auschwitz connaît bien :

"Joseph K., à la fin de son itinéraire angoissant, éprouve de la honte du fait de l'existence de ce tribunal occulte et corrompu, qui pénètre tout ce qui l'environne (...). C'est finalement, un tribunal humain, et non divin : il est fait d'hommes et par les hommes, et Joseph, le couteau déjà planté dans son coeur, ressent de la honte d'être un homme."(59)

Daniela AMSALLEM

titre de supériorité, sans tirer de cette élection le sentiment d'un devoir à accomplir à l'égard du reste du monde : il ignore tout simplement les autres, et s'il lui arrive d'être gêné par leur existence obscure, ils sont si petits et il les domine de si haut qu'il n'imagine même pas qu'ils puissent le persécuter." (M. Robert, *op. cit.*, p. 33).

(58) Franz Kafka, *Le Procès*, (introd. et trad. de l'allemand par A. Vialatte), Paris, Gallimard, 1957, p. 367.

(59) Primo Levi, "Kafka col coltello nel cuore", *La Stampa*, 5/6/83. Cet article a été publié sous le titre : "Tradurre Kafka" dans l'édition complète des *Opere*, vol. III, Torino, Einaudi, (Coll. "Biblioteca dell'Orsa"), pp. 920-922. L'auteur a longuement analysé le sentiment de "honte" du témoin de la *Shoah* dans son dernier ouvrage, *I sommersi e i salvati*, (cap. III "La vergogna", Torino, Einaudi, 1986, p. 53sq.).